

CATHERINE SE CONSOLE.

Catherine faisait tous les jours son pèlerinage au cimetière, et quand Mathus, qui en ce temps vivait encore, la rencontrait, son chagrin lui fendait le cœur. Alors, il lui disait :

— Catherine, je me laisserais volontiers couper un doigt et le pouce, si cela pouvait vous consoler un peu !

Elle répondait avec un très pâle sourire, plus triste encore que sa tristesse, que cela ne servirait à rien.

Mathus avait fini par comprendre qu'il fallait trouver un autre moyen de la consoler. Mais comme il n'avait pas l'imagination très fertile, il était revenu à l'idée qu'il avait eue déjà le jour où il était allé enterrer Grillard.

De sorte qu'il lui disait :

— Allons, Catherine, venez prendre quelque chose, ça vous fera du bien!

Il sentait que cela lui faisait beaucoup de bien à lui-même, et il n'était pas de ceux qui s'imaginent que leur prochain puisse être sujet à d'autres impressions que les leurs.

Il y a un fonds de charité dans l'esprit de propagande qui pousse invinciblement les buveurs à faire boire les autres. Aussi la répugnance de Catherine pour une goutte de doux le confondait : elle faisait des façons, pour sûr ! Puisqu'elle ne voulait pas qu'il s'amputât un doigt et le pouce, elle devait accepter à boire ; ou bien, c'est qu'elle y mettait de la mauvaise volonté.

Et Mathus s'obstinait, la guettait pour lui voir traverser la place, lui criait de loin :

— Allons ! Catherine, venez donc prendre quelque chose... ça vous fera du bien.

Boire quelque chose ! Elle s'était indignée d'abord qu'on pût l'en croire encore capable. Cependant, elle connaissait assez Mathus pour comprendre que le bon géant n'y mettait pas malice. Elle s'était habituée à l'invitation, ne s'en fâchait plus. A la longue même, elle y pensait avec moins d'horreur.

La phrase obstinément répétée l'obsédait. Les mots ont en eux un pouvoir étrange. Prendre quelque chose ! Parfois, dans son abattement, renaissait en elle, comme un éclair, le souvenir du bien-être

fatal que lui avait versé cette première gorgée de péquet prise à la bouteille de la voisine. C'était cela qui avait tué son enfant, c'est vrai... Mais maintenant qu'elle n'avait plus d'enfant, à qui pourrait-elle nuire en cherchant un peu d'oubli, un peu de courage dans l'abîme de son désespoir?

Cependant, elle revoyait en souvenir la petite gorge saignante, l'appareil arraché, et elle repoussait la tentation avec horreur. Mais la tentation revenait; à qui ferait-elle tort, maintenant? A elle-même? Elle valait bien la peine de se ménager, vraiment!

La tentation devenait terrible, lorsqu'elle rencontrait Mathus dans ces moments-là, et qu'au milieu du trouble de ses pensées tombait, comme un charbon ardent sur une charge de poudre, l'obsédante phrase :

— Allons, Catherine, venez donc prendre quelque chose... ça vous fera du bien!

Et elle pensait à son père qui s'était pendu quand il n'avait plus eu d'argent pour boire!

Une fois qu'elle s'était attardée là-haut dans une désolation plus profonde, et qu'il faisait nuit lorsqu'elle revint au village, elle eut une défaillance quand le carrier, dont elle n'avait pas entendu le pas, l'aborda par la phrase fatidique :

— On me verrait, dit-elle, s'excusant.

— Oh! il n'y a personne...

Ils étaient devant la porte de la distillerie : il l'ouvrit toute grande pour lui montrer que la salle

était vide ; elle entra machinalement et accepta ce qu'il lui offrait.

Elle s'effraya en entendant quelqu'un qui entraît : mais ce n'était que Mélie, la petite fille de l'aiguilleur qui, étonnée de la voir, la regardait de ses grands yeux clairs et mélancoliques. Catherine crut y lire un reproche et revit, au coin du sentier, devant le talus, le petit autel avec les fleurs dorées et les deux boules d'argent.

Mélie avait mis, sans mot dire, un panier fermé et une pièce de monnaie sur le comptoir. Joséphine avait emporté le panier et Madame avait prestement ramassé la pièce :

— Elle vient chercher des restes pour le dîner de son père, dit-elle, avec un clin d'œil à Mathus.

Joséphine rendit à Mélie le panier toujours fermé et Mélie sortit très vite.

Catherine avait vidé son verre et avait hâte aussi de s'en aller de peur d'être vue. Cependant Mathus avait raison : ce petit verre lui avait fait du bien ; il l'avait doucement étourdie, fortifiée contre le malheur. Et Mathus, tout heureux, répétait :

— Vous ne refuserez plus, maintenant, vous ne refuserez plus !

Elle n'accepta, d'abord, que de loin en loin ; mais bientôt, elle ne fit plus de façons. Sa goutte lui devint nécessaire , comme aux autres. Quand Mathus ne la lui offrait pas, elle entraît la prendre toute seule.

La première fois qu'elle avait trouvé la distillerie

pleine de monde, elle avait eu honte ; mais cela passa. Que lui importait ? Ceux qui étaient là ne faisaient-ils pas comme elle ? Du reste, elle ne s'inquiétait plus de l'opinion. Le besoin de boire l'avait bientôt dominée. Elle entra à la distillerie deux ou trois fois par jour, commandait de grands verres. Une fois, se trouvant seule, elle sortit une bouteille de sa poche, la fit remplir et l'emporta chez elle.

Et ce fut la consolation, d'abord, une torpeur des idées, une inconscience douce qui la faisait alternativement chanter et fondre en larmes. L'un et l'autre la soulageait. Dès que l'abattement la reprenait, elle recourait à la bouteille, et, quand la bouteille était vide, elle ne se gênait aucunement pour aller la faire remplir.

Quand elle n'avait pas d'argent, elle vendait quelque chose pour s'en procurer, et elle achetait de l'alcool. Cela durerait bien autant qu'elle !

Elle se dégradait très vite, car elle se négligeait, devenait crasseuse et vieillissait à vue d'œil, bien plus vite que sous le coup de tous ses chagrins.

On la rencontrait à toute heure par les chemins, marchant d'un pas mal assuré et se parlant à elle-même. Souvent elle tombait, ne pouvait plus se relever, tout comme pendant la fatale nuit. Et comme l'ivrognerie d'une femme dégoûte plus que celle d'un homme, la pitié dont on l'avait longtemps enveloppée s'évanouit.

On oublia ses malheurs pour ne plus voir que son indignité. On oublia tout ce qui pouvait l'excuser.

On ne savait pas les tortures qu'elle endurait, maintenant, quand elle cessait de se soutenir par le poison.

Les polissons se mirent à la suivre en singeant sa marche titubante, en répétant ses incohérentes paroles, en lui jetant des ordures. Quand elle se retournait pour les poursuivre, ils se dispersaient en piaillant, comme une nuée de moineaux, et se ralliaient plus loin pour se moquer encore d'elle.

Ils se cachaient pour la voir tirer la bouteille de sa poche et boire quand elle ne se croyait pas observée, et, pendant qu'elle en avait le goulot dans la bouche, ils la lui cassaient dans les mains, à coups de pierre, et disparaissaient avec des cris de triomphe.

On ne l'appela plus Catherine, mais bien : la Soûlée! Au lieu de l'engager à venir prendre quelque chose, comme beaucoup le faisaient naguère, on lui criait :

— Hé! la Soûlée! tu t'en vas sans doute encore boire?

C'était injuste, car sans l'obstination de Mathus, qui lui avait fait prendre son premier petit verre, et des autres qui l'avaient invitée à boire, après lui, elle se serait sans doute encore promenée en bonnet bien blanc et en robe bien noire, correcte et pitoyable, entre sa maison et le cimetière.

Mais les hommes sont ainsi faits.

Ayant roulé un soir dans un fossé, elle était devenue boiteuse. C'était bien fait, n'est-ce-pas? Ça



Ils la lui cassaient dans les mains à coups de pierres... (page 98).

lui apprendrait! Les gamins, qu'elle ne pouvait plus poursuivre, la serraient de plus près, contre-faisant le balancement de sa démarche qui, combiné avec les zigzags de l'ivresse, les faisait rire aux éclats. Les tout petits même s'en mêlaient et, sur leurs jambes mal assurées, essayaient de l'imiter aussi, allaient la narguer jusque sous le nez.

Elle s'en plaignit à Hubault; le garde champêtre haussa les épaules. Alors, dans son radotage, elle menaça les persécuteurs de la vengeance de ses enfants. Ils étaient grands et forts, soutenait-elle; ils savaient bien courir, eux, et ils les attraperaient bien!

Les autres entendant cela s'exclamèrent :

— Tes enfants! c'est toi qui les a tués, la Soûlée, c'est toi qui les a tués.

Personne ne prenait sa défense : quand elle s'arrêtait au comptoir du *Diable Vert* pour faire ses plaintes, Madame lui demandait immédiatement ce qu'il fallait lui servir, et, une fois qu'elle avait reçu son argent, faisait semblant de ne pas l'entendre et ne lui répondait rien, tant elle la trouvait ignoble et dégoûtante.

Madame avait de ces délicatesses.

EDMOND CATTIER



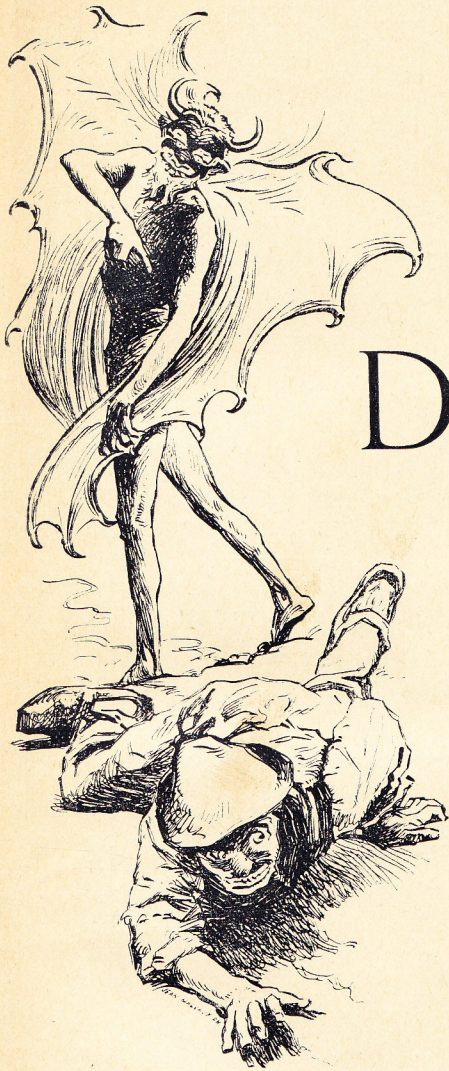
LA DISTILLERIE

DU

DIABLE VERT



J. LEBEGUE & C^{IE} ÉDITEURS
BRUXELLES



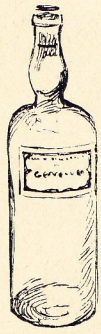
LE
CABARET

DU

Diable
Vert

PAR

Edmond CATTIER



ILLUSTRATIONS
DONT
13 PLANCHES HORS TEXTE
d'après les dessins
DE
F. GAILLIARD



PARIS
H. LE SOUDIER
174, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. Où il n'est pas encore question du Diable Vert.	1
II. Le père Grillard prophétise	15
III. Où le Diable Vert fait son apparition	21
IV. Le vieux cimetière déménage	29
V. Prochainement, ouverture!	33
VI. La conquête de Thorinnes	43
VII. Le père Grillard s'émancipe	55
VIII. La première victime	61
IX. Le <i>Diable Vert</i> prospère	67
X. Thorinnes prospère aussi	73
XI. Mathus fait le brave	83
XII. Pécot n'aime plus sa machine.	89
XIII. Catherine se console	93
XIV. Lerond se distrait	101
XV. La fin de la belle Catherine	107
XVI. Pécot se venge	113
XVII. Lerond entend des voix.	119
XVIII. La prospérité est à son comble	127
XIX. Le <i>Nouveau Diable Vert</i>	143
